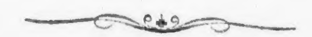
NOTICE

SUR LE

JUGEMENT DERNIER,

EXPOSÉ AU

CABINET PAROISSIAL.



MONTRÉAL
IMPRIMERIE EUSÈBE SENÉCAL, 4, RUE ST. VINCENT

1862.

NOTICE

SUR LE

JUGEMENT DERNIER,

EXPOSÉ AU

CABINET PAROISSIAL.

Nous avons vu ces jours derniers, le grand tableau du jugement dernier de Cornelius, copié par M. Heldt, le décorateur habile de l'Hôtel Dieu ; nous savons que cette belle page va être exposée, encore une fois, dans la ville et nous croyons devoir en dire quelques mots à nos lecteurs.

Cornelius est l'un des plus grands peintres des temps modernes ; en Allemagne on le regarde comme occupant la première place avec Overbeck.

Ces deux peintres se sont placés tous les deux à la tête de cette révolution dans les arts, qui nous ont valu tant de belles compositions religieuses.

Ces noms ne sont pas inconnus ici et on a

pu juger déjà du talent de ces grands peintres. Ainsi cette grande quantité d'images de piété, qui nous arrivent chaque année d'Allemagne et qui ont un caractère si particulier de sainteté et de pureté, sont dues à des élèves des deux grands peintres allemands Cornelius et Overbeck, qui travaillent d'après les dessins et les tableaux de leurs maîtres et toujours suivant leur direction.

Tout le monde connaît ces produits de l'art allemand, qui forment maintenant, quoique sous un petit format, une collection magnifique.

Que de belles figures de saints et d'apôtres, quelles pures et saintes représentations de la Vierge Marie, comme tout cela est plein d'innocence, de pureté, de recueillement et d'expression céleste !

En voyant ces pieuses productions, l'âme s'élève, se purifie, oublie la terre, et sent quelle entre dans un monde nouveau, plus pur, plus noble, tout céleste et divin.

C'est donc avec une grande confiance que l'on peut s'attendre à trouver dans le tableau du jugement dernier de Cornelius, une page vraiment sainte, vraiment pieuse et chrétienne.

Dans bien des tableaux du temps passé, on remarquait principalement deux défauts, choquants pour les admirateurs de l'art religieux.

Certaines peintures comme celles du temps du moyen-âge avaient, il est vrai, l'expression

chrétienne, le sentiment élevé : tout dans les figures, les attitudes parlait à l'âme et représentait admirablement la pensée piritualistes er chrétienne ; mais en même temps que de défauts d'exécution on avait à regretter, que de fautes essentielles de dessin, de coloris, de perspective, fautes qui éloignaient du premier abord ceux qui recherchent la forme plutôt que l'idée, la beauté extérieure plustôt que la beauté d'expression, enfin l'élément matériel plustôt que le sentiment.

Dans d'autres tableaux religieux, c'était le défaut contraire qui prévalait ; il n'y avait pas autant à dire contre l'exactitude des lignes et des contours, la perspective était soigneusement observée, le coloris était savant et habile, l'ensemble du tableau présentait un coup-d'œil plus agréable et plus flatteur, la composition était bien disposée, les mouvements variés, naturels, aisés, sans raideur et sans monotonie ; mais l'expression religieuse ou était-elle ? mais le sentiment chrétien qu'était-il devenu ? les figures étaient mondaines et sans aucun rapport avec le sujet, les attitudes sans gravité et sans modestie, les costumes plus ou moins inconvenants, enfin l'ensemble présentait toujours quelque chose de heurté, de violent, qui pouvait convenir à quelque scène mythologique ou profane, mais qui assurément était souverainement déplacé dans une représentation pieuse.

Voilà les défauts de l'ancienne peinture religieuse. Du moins en général, car nous devons faire une exception pour les peintres de génies qui sont complètement sans reproche sous l'un et l'autre de ces rapports.

Dans l'une des écoles, celle du moyen-âge, assez de piété mais pas assez d'art ni d'exactitude ; dans l'école qui l'a suivi, beaucoup plus de science, mais point de piété, point de recueillement, aucune idée de sainteté, de foi, de vertu. Des figures vulgaires, mondaines, des attitudes plus que profanes, une affectation de costumes inconvenants, rien enfin qui put rappeler les idées saintes, élevées, pures de la religion.

Tels étaient les grands défauts que l'art religieux moderne a cherché à combattre.

Nous n'avons pas, il est vrai, de grands génies à admirer, comme aux grandes époques du XVe et du XVIe siècles, qui malgré leurs imperfections resteront toujours les maîtres insurpassables de l'art.

Mais des hommes d'un très-grand talent ont cherché à allier ce qu'il y avait de vraiment beau dans les anciennes écoles, l'école religieuse du moyen-âge et l'école profane de la renaissance.

Et en faisant cela d'ailleurs, ils n'ont eu qu'à suivre les traces des grands maîtres du commencement de la renaissance qui avaient cherché eux-mêmes à résoudre ce difficile problême.

Parmi ceux qui se sont le plus signalés dans cette voie, on cite donc maintenant au premier rang Cornelius, et nous croyons que c'est vraiment une bonne fortune pour la ville de Montréal que de pouvoir contempler l'une des plus belles œuvres du grand peintre.

Après ce préambule, passons à la description du tableau, dont nous avons à nous occuper ici.

JUGEMENT DERNIER DE CORNELIUS.

Ce tableau a été exécuté dans la capitale de la Bavière, à Munich, dans l'église de St. Louis et il occupe le fond de l'une des arcades de l'église.

Il a près de 36 pieds d'élévation sur 24 pieds de largeur, et il renferme plusieurs centaines de personnages.

Le sujet se divise en trois parties; au sommet le ciel; vers la base les antres ouverts de l'enfer; et enfin l'espace intermédiaire est occupé d'un côté par les élus qui s'élèvent vers le séjour du bonheur, et de l'autre par les damnés qui sont précipités dans les ténèbres extérieures.

Le ciel occupe un tiers de la superficie environ, et dans cet espace de 20 pieds sur quinze, sont disposés avec talent, les principaux personnages qui occupent la cour céleste.

Le Christ est au milieu sur son trône, les bras élevés au centre de l'assemblée des saints,

d'une main il bénit, de l'autre il repousse ceux qui se sont déclarés ses ennemis.

A droite et à gauche, l'on voit l'assistance glorieuse des Apôtres et des saints ; sur la tête du Sauveur les St. Anges forment une couronne de triomphe, portant dans leurs mains des palmes de victoires, ou les instruments du supplice de la Passion.

En même temps, aux pieds du Sauveur, l'on voit d'un côté la Ste. Vierge Marie, de l'autre le grand saint Jean Baptiste, implorant pour les pécheurs, tandis qu'au dessous d'eux un autre groupe magnifique d'Anges termine de la manière la plus dramatique et la plus saisissante, cette belle représentation du ciel.

Ceci n'est que le tiers du tableau, mais mérite déjà une attention particulière.

Rien n'est plus beau que la disposition de cette première partie du tableau, rien de plus digne d'un pareil sujet.

N. S. est plein de noblesse, de grandeur et de dignité, il trône véritablement comme le Roi des rois, tandis que les regards de tous les personnages, de cette immense toile viennent converger vers lui.

Les Anges le bénissent, le louent et semblent l'acclamer, les Apôtres et les saints le remercient de toute l'effusion de leur âme ; les élus montent vers lui avec des regards pleins de désirs et de saints empressements :

Les misérables damnés comtemplent la beauté adorable et s'en éloignent avec tous les signes du plus affreux et du plus navrant désespoir.

Les apôtres trônent autour du sauveur, avec une dignité sainte, un calme et une quiétude célestes ; on respire en contemplantl'expression de ces visages majestueux, une douceur et une paix qui élèvent l'âme au-dessus du monde, et lui font comprendre les splendeurs et les délices du séjour de la gloire et de la sainteté.

Marie supplie, avec des regards pleins d'amour, son divin fils : St. Jean Baptiste semble rappeler au Sauveur avec énergie les titres qu'il a d'être écouté.

Enfin l'on a beaucoup à admirer dans les groupes des Anges ; les uns occupent le sommet du tableau et portent les palmes de la victoire, et d'autres ssont aux pieds de N. S. presqu'au centre du tableau, sonnant les trompettes redoutables du dernier appel, tandis qu'au milieu d'eux un Ange assis sur un trône ouvre le livre de la vie, ce livre terrible où tout est écrit, où tout doit apparaître.

Cet ensemble est magnifique, saisissant, plein d'une impression profonde, conforme aux saintes traditions, sans confusion malgré le nombre et les différentes expressions des groupes et des personnages.

Un coloris lumineux et brillant sert à faire

ressortir cette partie du tableau, et exprime bien la gloire de ceux qui doivent resplendir comme des astres lumineux dans le séjour de la félicité éternelle.

Mais cette lumière n'a rien de morne ni de blafard, comme nous l'avons vu plus d'une fois dans des représentations du ciel, et la clarté est habilement refléchie par les vêtements glorieux des habitants de la cour céleste.

Maintenant arrivant à la seconde partie du tableau, nous devons dire qu'il y a tant de groupes différents, que notre description semblera forcément indiquer un ensemble confus ou embrouillé à cause de la multiplicité même du sujet ; mais nous pouvons assurer qu'il n'en est rien, la composition est si bien disposée, et si bien ordonnée que l'unité la plus complète,existe entre tous ces personnages d'attitude et d'aspects si divers ; d'un côté, nous voyons les Anges libérateurs avec les élus, de l'autre les démons avec les damnés qu'ils entraînent vers l'enfer.

L'ensemble est rempli d'une vie, d'un mouvement, d'une animation qui, au premier coup d'œil, remplit le spectateur de stupeur et d'étonnement, mais ensuite son œil saisit un ensemble qui l'émeut profondement, tandis qu'il découvre à chaque personnage une expression diverse et dans chaque groupe une pensée difrente propre à représenter les circonstances principales du dernier jugement.

Au milieu de la scène, entre le ciel et la terre, à mi-chemin entre les abimes et le séjour du bonheur, entre les élus qui sont à la droite et la foule des damnés qui sont à sa gauche, parait terrible, imposante la figure majestueuse de l'Archange St. Michel ; il est armé de toutes pièces, et tient son bouclier d'une main et son glaive de l'autre.

Il opère d'un seul geste, mais d'un geste redoutable et effrayant, avec son épée qui flamboie comme son regard, il opère la séparation irrévocable des bons et des méchants, des élus et des reprouvés, du bon grain et de l'ivraie.

A sa droite l'on voit des bons Anges qui éveillent les âmes du sommeil du tombeau, on en voit d'autres qui avec leurs armes arrachent des élus aux efforts acharnés des démons, tandis qu'au dessus, d'autres esprits célestes s'élèvent avec des âmes bienheureuses qu'ils conduisent au ciel.

Ah ! comme ces figures sont heureuses ! comme elles sont tournées avec ravissement avec extase, vers le ciel qui apparaît déjà ouvert à leurs regards ! plus haut encore, on contemple un spectacle ravissant, imprévu et charmant, ce sont les SS. Anges gardiens des âmes qui descendent du ciel pour aller au-devant d'elles et qui les rencontrent à mi chemin ; avec quelle joie est accueillie cette rencontre, à quelles saintes expressions de reconnaissance, donne-t-elle lieu !

voilà ce que le peintre a su rendre avec une variété et une force d'expression dignes d'admiration.

Entre ces groupes il y en a un qui attire la sympathie, un jeune homme dans la fleur de l'âge rencontre sa fiancée—quelle mort les a séparés ? c'est sans doute quelque triste et funèbre histoire, mais dans le ciel il n'est plus de larmes, tout est oublié ; dans quelle expression de bonheur se reconnaissent-ils, saintement agenouillés aux pieds de l'ange qui va les conduire au Seigneur.

Or, ce dont nous avons parlé n'est encore que la moitié de la seconde partie du tableau. Maintenant nous avons à comtempler la peinture effrayante de la réprobation des méchants, de la rage des démons, des abimes et des flammes de l'enfer.

Sous la main du Seigneur qui lance sa malédiction, une foule immense d'infortunés repoussée du séjour de gloire tombe en gémissant vers l'abime ; ces fronts frappés de la foudre s'abaissent sous le coup qui les accable ; quelques âmes malheureuses semblent malgré la terrible sentence vouloir revenir aux pieds du Souverain juge, mais elles sont saisies, enlacées par les esprits de l'enfer qui se jettent sur elles et les entrainent avec une rage effrayante vers les abimes entrouverts.

Aux portes de l'infernale demeure est assis

Satan entouré des ministres de sa colère, Satan assis sur un trône de feu, tenant à la main un sceptre composé de serpents, dont il flagelle les réprouvés à mesure qu'ils passent près de lui.

Devant lui, l'on voit le spectacle effrayant de pauvres âmes qui gémissent, sanglotent et se tordent de douleur et de désespoir à ses pieds.

L'un de ces personnages exprime le dernier degré auquel puisse arriver la douleur humaine —ses yeux sont gonflés et tout enflammés de larmes, ses joues sont comme meurtries et labourées par les pleurs qui ruissellent, tout son corps semble palpiter et frémir d'épouvante, son regard est fixé sur le maître du mal avec une expression de désespoir, d'angoisse de frayeur, qui revèle tous les mystères de la réprobation : à côté une pauvre créature se tord les mains de douleur, un peu plus loin près du trône infernal deux figures vétues de vêtements sombres et austères fixent les yeux sur le princedes ténèbres avec un sentiment de surprise de stupéfaction dont aucune parole ne peut donner l'idée. Quelles sont ces âmes? Ceci est un des mystères de la mort qui en referme bien d'autres—ce sont sans doute des âmes qui se sont trompées elles-mêmes pendant le cours de leur vie et jusqu'au dernier moment, et qui ont suivi ce chemin dont parle la Ste. Ecriture, *ce chemin qui paraît droit mais qui conduit à la mort* : c'est du moins ce que l'on peut penser.

Enfin, au bas du tableau est l'entrée de l'enfer, c'est là qu'a lieu la dernière lutte des Démons avec les reprouvés, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans l'abime.

Ici se présente entr'autres incidents, une triste épisode de ce terrible spectacle, un groupe de jeunes filles sont près d'être précipitées ; elles sont couchées éperdues près des flammes ; ah ! quelle expression de douleur, d'abattement ! que de tristes regrets ces pauvres âmes échangent-elles entre elles dans ce moment suprême ! on peut le deviner à l'abattement de leur attitude, à la douleur qui pénètre leurs traits délicats et jeunes.

Quel triste et effrayant réveil pour ceux dont la vie aura été renfermée dans les illusions et le rêve de la jeunesse ! Cet épisode seul remplit l'âme de l'émotion la plus profonde et quand l'on a déjà tout contemplé, tout considéré pendant même un long temps, on a de la peine à se détacher de ces pauvres victimes de la légèreté et de la folie mondaines.

Tel est le tableau de Cornelius, tel apparaît-il au fond des arcades de l'Eglise St. Louis à Munich, encadré par la richesse du style le plus pur d'une Eglise du XIIIe siècle, dans le recueillement et dans le silence du sanctuaire.

Après l'avoir décrit et avoir montré le mérite de sa conception et de sa composition, il faudrait encore parler du mérite de l'exécution ;

Cornelius est un dessinateur du premier ordre et l'on voit qu'il a étudié les grands maitres.

Les personnages sont dignes, graves et majestueux : de plus, le coloris général de la copie que nous avons sous les yeux est satisfaisant, il n'est pas des plus éclatants, mais il a ce ton calme et doux qui convient aux sujets religieux et principalement aux morceaux qui doivent être encadrés au milieu des lignes architecturales de l'Eglise.

Outre la dignité et la noblesse des personnages, ce que nous avons encore à remarquer, c'est la beauté des draperies, et la modestie et la réserve que le peintre a observées dans la distribut son de ses costumes, il a évité avec soin le défaut de certainspeintres, qui ont prétendu édifier leurs admirateurs, avec une légèreté et une crudité de costumes que l'on n'a jamais pratiquées nulle part, même dans les pays les moins civilisés.

Cornelius a complètement évité ce défaut et il s'en est tiré à son honneur en multipliant ces draperies qu'il sait exécuter avec un talent consommé.

M. de Montalembert a souvent proclamé le talent de Cornelius ; M. Hippolyte Fortoul mort dernièrement ministre de l'instruction publique, lui a consacré plusieurs chapitres dans son livre *sur l'art en Allemagne*, et fait le plus grand éloge de ses œuvres.

La copie de ce beau tableau a coûté plusieurs années de travail à M. Heldt ; elle est vraiment remarquable et montre un rare talent pour la peinture de décoration religieuse.

C'est une belle occasion pour ceux qui aiment les arts, que de venir contempler cette belle reproduction de l'un des chefs-d'œuvres de la peinture religieuse moderne.

Enfin, nous pensons que ce serait une précieuse acquisition pour une Eglise, car le prix demandé n'est pas trop élevé, et assurément la même surface exécutée en boiseries, ou en vitraux, dans l'intérieur d'une Eglise coûterait plus cher.

